

Je n'ai jamais su si les frères Jiménez avaient été mariés un jour. Toujours est-il que, l'âge venu, ils habitaient ensemble en célibataires dans une maison de plain-pied et, à en juger par le long couloir reliant le séjour au reste du logement, il devait y avoir un grand nombre de pièces, du moins l'imaginai-je.

Celui qui avait l'air idiot, Luis, invalide, était apparemment l'aîné. Difficile de savoir s'il était vraiment idiot, parce que, quand je lisais à voix haute, lui restait raide comme un piquet dans son fauteuil roulant, sans parler ou m'adresser un regard. Quant au frère sain d'esprit, Carlos, tout en lui me déplaisait, de ses manières obséquieuses au petit sourire cousu sur sa bouche. C'était la domestique qui venait m'ouvrir, une dame d'un certain âge qui disparaissait dans le long couloir et que je ne revoyais pas, car dans cette maison on ne m'offrit jamais le moindre café ou verre d'eau. Les deux frères arrivaient sans tarder, Carlos poussant le fauteuil de Luis, et ils se plaçaient à trois mètres de moi, un éloignement absurde qui m'obligeait à hausser la voix. Lors de ma première

visite, je leur demandai s'ils pouvaient se rapprocher un peu, Carlos m'expliqua que Luis ne supportait pas la proximité et que cette distance était nécessaire pour éviter de le rendre nerveux. L'idiot m'ignorait, comme je l'ai dit, regardant tout le temps la fenêtre ou son frère qui, lui, ne cessait de me regarder, et moi, j'essayais de les regarder le moins possible.

À la fin de ma lecture, je sortais la feuille qu'ils devaient signer pour confirmer que j'étais bien venu et où figuraient mes heures de service communautaire. C'était le seul moment où Luis émergeait de son état de transe parce que, comme par une sorte de privilège, Carlos lui permettait de signer le document, et l'autre traçait d'une main tremblante un gribouillis rudimentaire d'un air orgueilleux, tandis que Carlos m'observait, me scrutant comme pour savoir quel délit j'avais commis.

Ils avaient choisi *Crime et châtiment*, de Dostoïevski, et, au milieu de notre troisième séance, Luis ouvrit la bouche par surprise pour me dire :

– Vous ne faites pas attention à ce que vous lisez, je m'en suis aperçu.

– Comment ?, lui demandai-je, levant la tête d'un coup car j'entendais le son de sa voix pour la première fois. Après trois séances où je ne l'avais pas entendu prononcer un seul mot, j'aurais juré qu'il n'était pas seulement idiot, mais muet.

– Vous ne faites pas attention à ce que vous lisez, répéta le vieux, qui ne me regardait pas moi, mais la fenêtre.



– Arrête, Luis, tu veux bien ?, le reprit son frère, mais l'autre continua, sans perdre la fenêtre de vue, comme si c'était à elle qu'il s'adressait et non à moi.

– Vous venez chez nous, vous vous asseyez dans le fauteuil, ouvrez votre porte-documents, sortez le livre et lisez de votre voix magnifique sans rien comprendre, comme si nous ne méritions pas votre attention.

– S'il te plaît, Luis, on en a déjà parlé ! Ne sois pas pénible, lui intima Carlos.

– Je ne suis pas pénible, tu sais que j'ai raison, rétorqua Luis, qui n'était manifestement ni muet ni sot.

Il ne montrait toutefois pas le moindre signe de colère et ce décalage entre son visage et ses paroles, ajouté au fait qu'il fixait la fenêtre, comme s'il me considérait comme indigne de son regard, rendait ses reproches encore plus offensants.




– Laisse le gamin continuer à lire, d'accord ?

– Si tu veux l'écouter, libre à toi, répliqua Luis, mais il est clair qu'on ne l'intéresse absolument pas. Tu as remarqué qu'il consultait tout le temps sa montre ?

Donc Luis, qui semblait m'ignorer, étudiait en fait chacune de mes expressions. J'avais l'œil rivé à ma montre car lire dans cette maison m'angoissait presque, à commencer par cette distance absurde que les deux frères imposaient entre eux et moi, et qui m'obligeait à forcer la voix. L'idiot qui ne l'était pas revint à la charge :

– Pourquoi ne pas admettre que j'ai raison ?





Il me posa la question sans se retourner pour me voir, comme si au lieu de me parler, il avait répété des mots que quelqu'un lui aurait soufflés. Oui, c'était ça, on aurait dit que quelqu'un lui soufflait. J'eus un pressentiment et regardai la bouche de Carlos. Il me suffit de quelques secondes pour constater que je ne m'étais pas trompé. Tandis que le faux idiot continuait à parler, la bouche de Carlos bougeait de façon presque imperceptible. Mon rythme cardiaque s'accéléra. Ce n'était pas Luis, effectivement muet et idiot, qui avait parlé pendant tout ce temps, mais Carlos, son frère ventriloque, qui lui prêtait ses mots et dont les lèvres tremblaient légèrement quand Luis ouvrait la bouche. Ils avaient dû répéter longuement pour s'amuser aux dépens de leurs visiteurs.

Je refermai le livre, ouvris mon porte-documents et l'y rangeai.

– Que faites-vous ? Vous arrêtez ?, me demanda Carlos.

Je les regardai tous les deux, lui dans son fauteuil usé et Luis dans son fauteuil roulant, côte à côte. Maintenant je comprenais la distance de trois mètres entre eux et moi. Cela permettait au truc de fonctionner :

– Vous avez raison, quand je viens ici, je ne comprends rien à ce que je lis. Vous auriez pu m'en parler directement. Ou vous utilisez toujours votre frère comme une marionnette pour dire à vos visiteurs ce que vous pensez ?, lançai-je à Carlos en sortant la feuille de présence.



Je me levai et il recula légèrement, craignant peut-être que je ne le frappe. Il dut se rappeler que je purgeais un délit par le biais de ces lectures à domicile, et il prit peur. Mais je voulais simplement permettre à son frère idiot de signer et pouvoir m'en aller.

– Il reste encore vingt minutes de lecture, protesta-t-il.

– Signez, dis-je à Luis, lui mettant la feuille sous le nez.

Les deux frères se regardèrent, puis Luis traça son pauvre gribouillis et je lui arrachai le papier des mains.

– Je me plaindrai auprès de vos chefs, me lança Carlos, tandis que je rangeais la feuille dans ma sacoche.

– Plaignez-vous, et moi, je leur dirai que vous traitez votre frère comme une marionnette ; ça ne va pas plaire aux gens de la mairie.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la porte.


– Nous savons ce que vous avez fait, me dit Carlos quand je l'ouvris.

Je tournai la tête pour les regarder tous les deux.


– Nous savons tout, ajouta Luis de sa voix de pantin, sans me regarder moi mais la fenêtre.

C'était grâce au père Clark, le confesseur d'Ofelia, ma sœur, que j'avais obtenu ce travail de lecteur à domicile. Il dirigeait une association chrétienne d'aide aux personnes du troisième âge financée par des dons privés et en lien avec la municipalité. Comme je connaissais personnellement le maire, ce dernier joua de son influence pour que, au lieu de







faire le ménage dans les toilettes d'un hôpital public ou dans une prison, comme en avait décidé le tribunal, on m'assignât la tâche de lire des livres à des personnes retraitées ou malades, en me rendant chez eux. Les arguments qui jouèrent en ma faveur furent mon cursus universitaire et ma « belle voix virile » qui, aux dires du père Clark, se prêtait parfaitement à ce genre de travail.




C'était un homme grand et trapu qui donnait l'impression d'avoir raté sa vocation. On avait du mal à l'imaginer tassé dans un confessionnal à écouter les péchés des bigotes qui communiaient tous les dimanches. Sa voix ferme mâtinée d'un fort accent américain ne semblait pas des plus indiquées pour prononcer doucement des paroles de réprimande ou de consolation. Ofelia le tenait en très haute estime et je la soupçonnais d'être amoureuse de lui. Lors de l'entretien que nous eûmes dans son bureau, il me fit quelques recommandations, dont la principale consistait à ne rien accepter à manger ou à boire, excepté un verre d'eau ou un café, et je ne devais apporter aucun cadeau, alimentaire ou autre.




On m'assigna huit maisons, pour la plupart des vieux et des retraités. Avec les vieux, j'étais en terrain familier parce que j'habitais avec mon père, atteint d'un cancer de la prostate et des os. Maman était morte sept ans plus tôt et il ne s'en était jamais vraiment remis. Le cancer avait fait le reste. Celeste, la personne qui s'occupait de lui, logeait chez nous et c'était pratiquement la seule avec laquelle il communiquait.



J'essayais d'être présent au petit-déjeuner et lui donnais des nouvelles de nos parents et amis, j'en inventais un bon nombre, et, entre la surdité et la démence sénile qui commençaient à l'affecter, il était difficile de savoir dans quelle mesure il me comprenait. Il marchait avec un déambulateur et passait la journée au lit à dormir ou à regarder la télévision. Ofelia, ma sœur, tenait les comptes, allait acheter les médicaments et conduisait Celeste au supermarché. Quant à moi, je m'occupais du magasin de meubles. M'en occuper, c'est beaucoup dire, car c'était Jaime, notre unique employé, qui s'en chargeait, et moi, j'examinais la comptabilité et les commandes avec lui.




Papa était un bon malade, il ne dérangeait personne et, de temps en temps, on l'emmenait faire un tour. Après l'accident, on m'avait retiré mon permis pour une durée indéterminée, et Ofelia prenait le volant. C'étaient là les rares occasions où nous nous parlions, elle et moi, lui installé sur le siège passager. Nous allions à Tres Marías par l'ancienne route, bordée de petits restaurants de *quesadillas*. Nous mangions dans la voiture, car, pour une raison quelconque, c'était là que papa semblait entendre le mieux et que nous pouvions avoir une conversation plus aisée. Cela représentait les meilleurs moments de la vie familiale. Au milieu du paysage de pins, avec le brouillard qui descendait des collines et la fumée noire des cuisines, dans l'odeur du feu de bois de chêne, Ofelia et moi arrêtons de nous chamailler et papa





mangeait avec plaisir ses *quesadillas de rajás y huitlacoche**. Un jour, cependant, il voulut aller aux toilettes et il fallut le faire sortir et le conduire à l'écart, sous les pins. Soutenu par nous deux, il commença à pousser en vain et finit par nous insulter, nous accusant d'être incapables de l'aider. Il avait raison, ni Ofelia ni moi n'étions doués pour ça. Il s'écrasa contre le mur de notre jeunesse, comme si nous appartenions à une autre espèce. Nous n'avions jamais eu autant besoin de Celeste, qui connaissait les mots et le ton adéquats. Je me sentis parfaitement inutile et détestai injustement Ofelia, exigeant d'elle une adresse que je ne possédais pas, comme si, de par sa qualité de femme, comme Celeste, elle avait dû posséder un peu de l'habileté de notre aide-soignante. Nous finîmes par nous disputer sur place, tout en soutenant notre père, au lieu de l'aider à sortir de ce mauvais pas, nous accusant mutuellement de ne pas avoir emmené Celeste avec nous, et lui, se voyant entre des mains aussi incompetentes, décida alors de prendre les devants, se concentra et lâcha ce qu'il avait à lâcher, comme s'il nous reprochait par là notre fatuité et notre égoïsme. Ce fut certainement le dernier enseignement de ce père à ses enfants, une leçon de dignité tirée de la partie la plus indigne de son corps, et aussi, à sa façon, ses adieux de père, car à compter de cette excursion, il sembla


* Galettes de maïs fourrées avec un champignon parasite du maïs, avec des lamelles de fromage et du piment.



ne plus tenir compte de nous. Tel un iceberg qui se détache du continent de glace pour émigrer vers sa dissolution, il se mit à agir avec une douce voire souriante indifférence, et n'eut d'yeux que pour Celeste.


Quand sa santé se dégradait, avant d'engager quelqu'un pour s'occuper de lui, Ofelia et moi avions envisagé de le placer dans une résidence pour le troisième âge, euphémisme désignant de nos jours un asile de vieux. La Ville de l'Éternel Printemps en regorge et en deux semaines, papa et moi en avons visité une demi-douzaine. L'idée était qu'il y passe la journée et rentre dormir le soir à la maison, afin de rencontrer des gens au lieu de regarder la télévision en boucle. Les prospectus montrent en général un couple de vieillards souriants, aux traits presque toujours européens ou américains, et les photographies de l'intérieur de l'établissement transmettent une sensation de confort et de propreté. La vieillesse est présentée comme des vacances permanentes, regorgeant d'activités sociales et récréatives, et l'on voit des jardins à la pelouse impeccable, l'incontournable piscine, de petits salons avec une cheminée et des infirmières souriantes. Quand nous arrivions, la réalité était autre. Il y avait bien la pelouse impeccable, la piscine et le petit salon avec une cheminée, mais ce qui ressemblait à un hôtel accueillant s'avérait sur-le-champ être un hôpital déguisé. Trahi par l'odeur d'ammoniac qui montait du sol, la position parfaitement géométrique des canapés et des fauteuils, et surtout l'atmos-






phère d'isolement que l'on respirait dans les couloirs. Les vieux ne se réunissaient pas amicalement comme prétendaient le faire croire les photos, mais déambulaient chacun de son côté et la majeure partie d'entre eux ne quittait pas sa chambre. Les activités récréatives consistaient à faire venir un clown ou une chanteuse une à deux fois par semaine et il y avait l'incontournable atelier d'activités manuelles : peinture, pâte à modeler et papier mâché. Quand on avait vu un de ces lieux, le film se répétait presque à l'identique ailleurs.

– Ce n'est pas pour toi, disais-je à papa quand nous parlions, et il me demandait si c'était très onéreux.



– Non, mais c'est un mouroir, lui répondais-je, et il se taisait, mécontent de ma réponse, comme s'il avait estimé que le bleu de la piscine et le vert de la pelouse étaient tout ce dont il avait besoin pour se sentir bien. À partir de la cinquième ou sixième résidence, je décidai que papa mourrait à la maison, loin de l'odeur d'ammoniaque et des petits salons avec une cheminée. C'était le mieux que je pouvais faire pour lui et je commençai le soir-même à chercher une aide-soignante à plein temps.



Lorsque Carlos Jiménez m'accusa auprès du père Clark d'avoir terminé la séance vingt minutes avant l'heure et de les avoir obligés à signer la feuille de présence, le prêtre me donna rendez-vous dans son bureau, où il me scruta de son